

Première partie

Arthur

Chapitre 1

– Savez-vous que ce n'est pas mal du tout !

Assis à côté du hublot, je griffonne sur mon cahier les petits bonshommes tout ronds que j'ai inventés, en tuant le temps lors d'un voyage précédent. Ils se résument à un seul œil globuleux monté sur un corps minuscule muni de deux petites jambes ridicules.

– Je ne fais que m'amuser, vous savez ! Juste passer le temps !

– Non, je vous assure, vous avez une certaine patte. Il y a quelque chose.

L'homme ne revêt pas l'habit traditionnel du cadre d'une grande société comme la plupart des passagers qui nous entourent. Veste en velours côtelé, pull en cachemire sur une chemise largement ouverte et pantalon de flanelle mettent en valeur une chevelure abondante, à l'ondulation soigneusement étudiée, qui accompagne un visage bronzé au charme et à la puissance évidentes. Une voix au timbre profond et sucré complète le tableau.

– Alexandre Clabos, propriétaire d'une galerie d'art dans le sixième arrondissement.

– Arthur Leroux, ingénieur et responsable des achats dans une filiale d'un grand groupe, lui réponds-je, en lui serrant une main énergique et sèche.

J'essaie de découvrir dans son regard une quelconque ironie sans déceler autre chose qu'une bienveillance chaleureuse. La pre-

mière fois que quelqu'un s'intéresse à mes gribouillis, comme les appelle ma compagne.

– Vous devriez accompagner vos personnages dans des décors plus élaborés. Je ne parle pas d'une bande dessinée ludique, mais plutôt de mises en scène un peu irréelles, voire surréalistes.

– Comme cela ?

Je feuillette mon cahier d'écolier pour remonter aux premiers dessins que j'ai terminés chez moi, avant de lui montrer celui dont je suis le plus fier.

– Oui, c'est exactement ce que je voulais dire !

Il se penche vers mon œuvre que je finis par lui tendre pour qu'il l'examine plus profondément. Une légère accélération des battements de mon cœur accompagne son examen.

– C'est presque parfait ! L'intensité dramatique est bien rendue, la perspective exagérée rajoute une dimension plaisante et vos petits bonshommes se déplacent dans l'espace avec beaucoup de naturel. Bravo.

– Vous êtes sérieux ?

Ses traits burinés trahissent une surprise réelle.

– Évidemment ! Mon cher Arthur, vous avez du talent. Vous permettez ?

– Je vous en prie.

Il continue à feuilleter mon livret. Je détaille le moindre rictus sur son visage qui pourrait me donner des indications sur son niveau de satisfaction, ou de flatterie. En tout cas, il paraît attentif et concentré, à en croire les ridules qui prolongent son œil droit. Des petits borborygmes ponctuent son examen, accompagnés d'imperceptibles hochements de tête. Son regard s'attarde sur une planche que je ne pensais pas particulièrement réussie, mettant en jeu une dizaine de Gibies – comme je dénomme mes bonshommes yeux – qui s'ébrouent autour d'un vaisseau spatial. La page est retournée, remise droite, observée avec du recul avant d'être analysée à la loupe.

– Il y a vraiment quelque chose. Vous devriez mettre tout ceci au propre, avec des couleurs plus vives et sur un format un peu plus grand. Je verrai bien un jaune vif pour habiller vos personnages.

– J’avais effectivement pensé au jaune. Vous croyez vraiment que cela en vaut la peine ?

Un sourire plus que chaleureux me répond. Un sourire à collectionner les conquêtes féminines.

– Je suis même prêt à placer un ou deux dessins de vous dans ma galerie. À condition que vous les présentiez un peu mieux.

Je ne sais pas quoi penser. Cherche-t-il un pigeon à attraper ou est-il sincère ? Je n’aurais jamais cru que mes barbouillages puissent retenir l’attention d’un professionnel. J’avais bien le sentiment diffus qu’un artiste sommeillait en moi, mais j’ai toujours repoussé cette idée totalement incompatible avec ce qui a été ma vie jusque-là : celle d’un ingénieur sérieux et appliqué, père de famille et d’un mari qui fut, autrefois, très dévoué. L’impression qu’une existence totalement nouvelle puisse s’ouvrir devant moi s’insinue sous ma peau, générant des ondes de contentement qui montent jusque dans mon cerveau. Une sorte de vide m’ouvre ses portes, un précipice dont je ne vois ni le fond ni les contours, mais dont l’attrait me semble de plus en plus irrésistible. Comme si j’étais pris d’un vertige contre lequel je ne peux pas lutter.

La voix du chef de cabine me ramène à la réalité. L’avion va commencer sa descente pour atterrir sur l’aéroport de Francfort d’ici dix minutes. *Back to business!* Je dois louer une voiture pour rejoindre Heidelberg où la signature d’un contrat cadre m’attend de pied ferme. Il reste quelques points à négocier, ce qui, connaissant les Allemands, va prendre la journée. À tout hasard, j’ai pris une petite valise pour me changer et des affaires de toilette au cas où je serais obligé de rester dormir dans la célèbre petite ville universitaire. Je ne souhaite en aucun cas être contraint par le temps et devoir accepter les exigences teutonnes sous la pression. On y passera peut-être la nuit, certainement une bonne partie de la soirée, et ce sont mes amis germaniques qui commenceront à faiblir avant d’agréer mes conditions.

Nous serrons notre ceinture de sécurité de concert, en même temps que je range mon cahier de dessins dans ma mallette. Les

premiers gratte-ciel de la capitale du *Land de Hesse* dressent leur flèche vers un ciel chargé de petits nuages, et le *Main* circule autour d'eux générant des méandres grisâtres. Mon voisin fouille dans sa poche, ouvre une minuscule boîte en fer-blanc avant de me tendre un petit carton.

– Voici ma carte de visite.

Je me précipite pour lui rendre la pareille, tout en découvrant la sienne :

Alexandre Clabos
Galerie du Soleil Levant
Saint Germain des Près
Paris VI^e

L'homme n'a pas menti. En plus il réside dans le Quartier Latin ! Le temple artistique de notre France encore trop centralisée.

– Je vais au salon d'art moderne de Francfort. Aurais-je le plaisir de vous y rencontrer ?

Un vortex malicieux s'empare de mon crâne pour me pousser à accepter son offre. Après tout, ma négociation peut bien attendre un jour de plus ! La tentation fait son chemin parmi les millions de neurones qui me poussent à accepter, avant que je ne reprenne le contrôle en lui répondant :

– Ce serait avec plaisir, mais une réunion importante m'attend à Heidelberg.

Je devine derrière un sourire espiègle qu'il n'est pas tout à fait dupe, et que l'idée de le suivre m'a habité le temps d'un flash généré par mon subconscient.

– Ah, Heidelberg ! La ville romantique par excellence, louée par de nombreux poètes, avec son château rose qui la domine, et la *Neckar* qui la sépare en deux. Vous avez de la chance. Moi, je vais devoir me payer le sinistre palais des expositions.

Alors que je reste silencieux, toujours accaparé par un regret certain, il rajoute :

– Surtout, n'oubliez pas de m'envoyer deux ou trois peintures. Je vous tiendrai au courant pour la suite.